

Des Basques dans le Saint-Laurent

Laurier Turgeon, Réginald Auger et William Fitzgerald

Numéro 29, printemps 1992

Temps passé, temps retrouvé

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8018ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Turgeon, L., Auger, R. & Fitzgerald, W. (1992). Des Basques dans le Saint-Laurent. *Cap-aux-Diamants*, (29), 62-67.

Des Basques dans le Saint-Laurent

Il y a 400 ans, le Saint-Laurent accueillait des Basques.
Ceux-ci venaient, entre autres, y pêcher la baleine.



par Laurier Turgeon, Réginald Auger et William Fitzgerald*

*Une fois la baleine morte, les baleinières la remorquaient à proximité des fours où elle était dépecée. Les «trancheurs» découpaient alors en larges bandes la couche de lard enveloppant la baleine et les hachaient en petits morceaux avant de les faire fondre dans la chaudière.
(L.H. Duhamel de Monceau, Traité général des pesches, Paris, 1769-1779).*

NOUS AVONS FÊTÉ EN 1984 LE 450^e ANNIVERSAIRE de la découverte du Saint-Laurent par Jacques Cartier et nous nous préparons à célébrer cette année le 500^e anniversaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, sans oublier le 350^e de la fondation de Montréal par Maisonneuve. Dans la foulée de ces fêtes historiques, qui commémorent et remémorent le passé, qui construisent et reconstruisent nos mythes fondateurs, qui légitiment aussi notre appartenance à un lieu, il y en a une qui mérite notre attention, celle de la première exploitation du Saint-Laurent par les Européens, plus précisément par les Basques, il y a 400 ans. Les archives européennes et les fouilles archéologiques menées sur des sites d'occupation basque, de l'estuaire du Saint-Laurent, permettent en effet de ressusciter cet événement clé et de lui accorder sa juste place dans l'édification de notre mémoire.

Des recherches archivistiques et archéologiques

Des recherches menées dans les archives notariales de Bordeaux (France) depuis 1985 ont permis de constituer un fichier informatisé de quelque 6 000 documents concernant les activités basques dans le golfe et l'estuaire du Saint-Laurent au XVI^e siècle. Le choix des archives notariales de Bordeaux n'était pas le résultat du hasard. Les archives basques de l'époque ayant été détruites, le fonds des notaires de Bordeaux – très bien conservé et contenant un grand nombre de contrats passés par des Basques – représentait une source documentaire unique.

En effet, les navires des ports de Bayonne, de Biarritz, de Saint-Jean-de-Luz et de Ciboure allaient chercher à Bordeaux câbles, voiles, barriques, vivres et marchandises de traite avant

d'entreprendre leurs voyages transatlantiques. Pour se procurer ces marchandises auprès des marchands bordelais, les capitaines et les propriétaires de ces navires recouraient souvent au crédit et à l'intervention du notaire pour consigner leurs emprunts. Les notaires bordelais faisaient passer, certaines années, plusieurs centaines de contrats commerciaux de ce type.

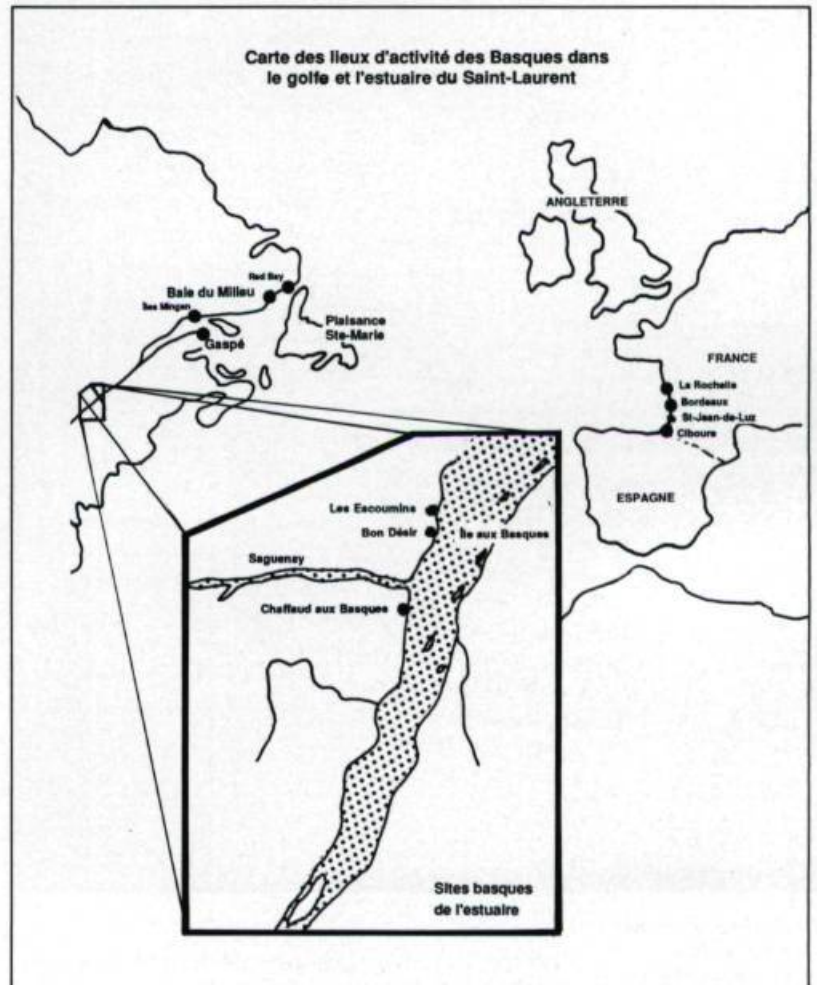
Ces contrats sont une mine de renseignements. Ils permettent de mieux connaître les navires : leur tonnage, leur construction et leurs voyages. Ils informent sur les propriétaires et les capitaines ainsi que sur la composition des cargaisons à l'aller comme au retour de la campagne. Les contrats notariés renseignent aussi sur les pratiques commerciales et l'évolution générale de l'économie.

Cependant, si ces archives documentent bien les activités dans les ports européens depuis le financement des campagnes jusqu'à la vente des cargaisons au retour, elles parlent peu des hommes sur les lieux de pêche. L'archéologie permet de combler cette lacune en précisant l'agencement et la fonction des établissements, l'organisation du travail, la culture matérielle et le mode de vie des pêcheurs. Des interventions archéologiques ont donc été conduites à l'île aux Basques, en septembre 1990 et de nouveau en septembre 1991, dans le but de compléter l'information archivistique et de fournir une vision plus globale de l'activité des Basques au Nouveau Monde. L'intervention a porté sur les trois fours à foyer unique identifiés par une reconnaissance visuelle. Les deux premiers sont situés à l'anse à la Baleine, au sud-est de l'île, et le troisième à l'anse Qui Pue, au sud-ouest.

Le premier four situé sur le flanc de l'anse à la Baleine est le seul dont l'intérêt archéologique a été confirmé. Même si la partie supérieure de la structure a été reconstruite lors des aménagements de 1938, réalisés par la Société Provancher pour mettre le site en valeur, les assises sont d'origine. Sa maçonnerie est de pierres locales liées avec de l'argile; le four est circulaire et sa structure est interrompue par une ouverture qui servait à alimenter le foyer. Les graisses carbonisées adhérant aux pierres ne laissent aucun doute quant à la fonction de la structure: elle a bel et bien été utilisée pour fondre des graisses de baleines. Une zone d'occupation à l'arrière du four contenait des artefacts caractéristiques des sites basques, entre autres, des fragments de tuile en terre cuite rouge et une douille de fer forgé provenant vraisemblablement d'un harpon du type utilisé par les Basques pour la chasse à la baleine.

Les fouilles archéologiques de l'île aux Basques ne sont pas les premières à avoir été menées au Canada dans une station baleinière basque. Il

existe une riche documentation sur ces sites grâce aux fouilles de Red Bay, au Labrador, dont l'établissement basque fut sans doute le plus important du Nouveau Monde au XVI^e siècle. Le projet comprenait une fouille exhaustive du site terrestre, dirigée par James Tuck de l'Université Memorial de Terre-Neuve (1977-1989), et une fouille subaquatique, sous la direction de Robert Grenier du Service canadien des Parcs (1978-1986). Cette dernière a touché l'épave d'un navire du XVI^e siècle repéré au moyen de recherches dans les archives espagnoles. Elle a livré de



nombreux artefacts nous fournissant un matériel comparatif important. Plus récemment, les fouilles d'archéologues québécois comme Françoise Niellon à la baie du Milieu (1985-1988), Pierre Drouin à l'île Nue de Mingan (1988) et Dominique Lalande à Bon Désir (1988-1989) ont démontré que les occupations basques s'étendaient sur la Côte-Nord en amont du Saint-Laurent jusqu'au Saguenay.

Pêches basques au Nouveau Monde

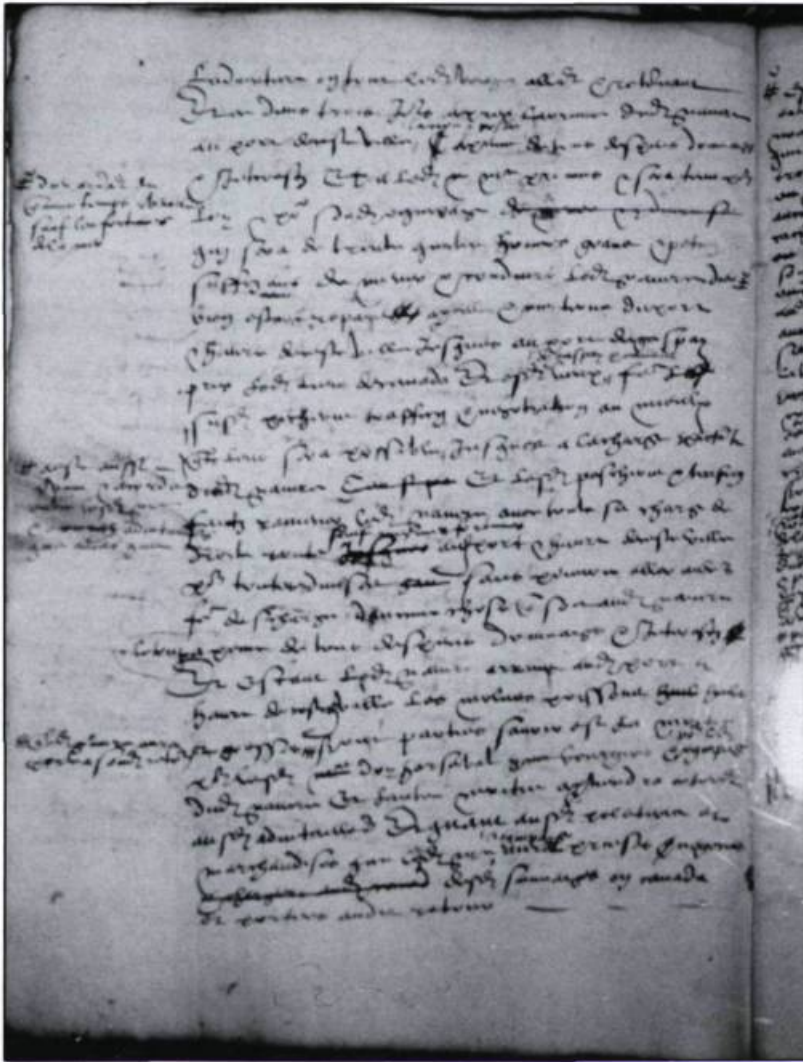
Pour bien comprendre leur présence à l'île aux Basques, il faut la situer dans l'ensemble des activités des Basques au Nouveau Monde au XVI^e

Les navires basques qui pratiquaient la chasse à la baleine et la traite des fourrures dans l'estuaire du Saint-Laurent au XVI^e siècle venaient principalement des ports de Saint-Jean-de-Luz et de Ciboure. Des fours basques ont été localisés et fouillés à Red Bay, à la baie du Milieu, à l'île Nue de Mingan, à Bon Désir, à Chaffaud aux Basques et à l'île aux Basques. (Archives de l'auteur).

siècle. Contrairement à ce que certains affirment, les documents dont on dispose témoignent de l'arrivée tardive des Basques en Amérique : longtemps après les Colomb (1492), Cabot (1497) et Corte Real (1500), voire même après les pêcheurs anglais (1502), normands (1506) et

1536), il n'a «mémoire de jamais avoir tant veu de baleines».

Si les Basques se sont lancés tardivement sur la route des «terres neuves», ils s'y multiplient à une vitesse remarquable. Dès les années 1560, la flotte basque ne compte pas moins d'une centaine de morutiers et de 20 à 30 baleiniers. Leurs navires sont généralement plus gros et mieux armés que ceux des autres nations. Les morutiers jaugent le plus souvent 100 à 200 tonneaux et prennent à leur bord de 30 à 50 hommes. Les baleiniers sont encore plus imposants : ils atteignent 300 à 400 tonneaux et comptent une centaine d'hommes par unité. Les morutiers pratiquent la pêche sur les côtes méridionales et occidentales de l'île de Terre-Neuve, et sur les côtes de la Gaspésie et de l'Acadie. Quant aux baleiniers, ils sont solidement implantés sur les côtes du Labrador à la hauteur du détroit de Belle-Isle. Présents partout, les Basques ont sans doute dominé l'activité dans le golfe du Saint-Laurent pendant la deuxième moitié du XVI^e siècle. Le premier routier (guide de navigation) de Terre-Neuve, publié à Bordeaux en 1579 par Martin de Hoyarsabal, est bel et bien l'œuvre d'un pilote basque de Ciboure.



Des recherches menées dans les archives notariales de Bordeaux ont permis de constituer un fichier de 5 000 actes notariés qui fournissent une mine de renseignements sur les activités basques dans le golfe et l'estuaire du Saint-Laurent au XVI^e siècle. Pour se procurer des marchandises, les capitaines de ces navires basques devaient souvent recourir au crédit et à l'intervention du notaire pour enregistrer par écrit leurs emprunts. (Photographie: Evelyne Picot-Bermond).

bretons (1510). Les premières mentions de campagnes basques aux «terres neuves», repérées dans les documents, apparaissent seulement pendant la décennie 1520 et ne deviennent fréquentes qu'à partir de 1540.

Les premiers navires basques dont font état les contrats notariés sont destinés à la pêche à la morue. La chasse à la baleine se développe plus tard. Il faut attendre le milieu du siècle pour que des baleiniers basques chargent, à Bordeaux, chaudrons et chaudières pour fondre, sur les côtes du Labrador, les «gresses de ballaine». Jacques Cartier, qui a pénétré dans le Saint-Laurent par le détroit de Belle-Isle, ne mentionne leur présence dans aucun de ses trois récits; pourtant, lors de son deuxième voyage (1535-

C'est certainement la diminution des prises de baleines dans le détroit de Belle-Isle qui a poussé les Basques à remonter l'estuaire du Saint-Laurent à la recherche de nouveaux troupeaux de baleines et de fourrures. Ces dernières représentaient un revenu d'appoint non négligeable pour ces chasseurs toujours prêts à profiter d'une occasion propice. La première mention d'un voyage au «Canada», en 1584, se rapporte à la chasse et à la traite. L'acte notarié indique deux navires, le *Marie de Saint-Vincent* (Ciboure), commandé par Micheau de Hoyarsabal, et l'*Espérance de Saint-Vincent* (Ciboure), commandé par Petrisans de Hoyarsabal, les deux capitaines étant probablement des frères ou des cousins de Martin de Hoyarsabal, l'auteur du routier. La traite est toujours associée à la chasse à la baleine, et parfois même à la pêche au saumon. De 1584 à 1587, nous avons des références de pas moins d'une douzaine de voyages pour le Canada. Par la suite, ils deviennent beaucoup plus rares : on n'en compte plus que trois dans les actes de Bordeaux de 1588 à 1600. Cette chute marquée est à mettre en rapport avec les guerres de Religion et les guerres avec l'Espagne, sans oublier la destruction, en 1588, de l'Armada espagnole qui comprenait un certain nombre de navires et de marins basques.

L'emploi du mot «Canada» comme lieu de destination indique une pénétration à l'intérieur de l'estuaire. À l'époque de Cartier, le «Canada» désigne une région au fond de l'estuaire située entre «Stadaconé» (Québec) et l'île aux

Coudres. Au cours du *xvi^e* siècle, l'appellation s'est étendue à un territoire plus vaste et d'après les cartes de la fin du siècle, elle représente l'ensemble des basses terres du Saint-Laurent depuis la Gaspésie jusqu'à l'île de Montréal.

Le notaire bordelais Nicolas Duprat laisse bien entendre que le Canada commence dans le bas de l'estuaire lorsqu'il précise dans un acte de 1585 que le port de Gaspé est «pres ledit lieu de Canada». Cette interprétation est soutenue par les écrits d'André Thevet, cosmographe du roi de France. Dans son *Grand insulaire et pilotage*, écrit en 1586, il fait allusion à la chasse à la baleine pratiquée par les «Bayonnais, Espagnols et autres» dans les parages de l'embouchure du Saguenay. Thevet précise que les Basques fondent les graisses de baleines sur place et qu'ils se font aider «à la pescherie» par les Amérindiens. Il ajoute: «ils trafiquent aussy avec iceux barbares de diverses peaux belles et fines...». Dans une note datée de 1588, insérée en annexe du *Grand Insulaire*, Thevet parle d'un pilote de Saint-Jean-de-Luz qui a remonté à l'île d'Orléans et de là, accompagné d'un Amérindien, est allé 100 lieues plus loin à la recherche d'une mine d'or «qui est assez voisin de la mer du sud» (on comprend ici qu'il s'agit des Grands Lacs et non pas du Pacifique). Ce pilote n'est-il pas Miqueto Doyharsabal de Saint-Jean-de-Luz qui, d'après les actes notariés de Bordeaux, a hiverné en 1586-1587 avec la moitié de son équipage au «Canada» pour traiter avec les Amérindiens? Quoi qu'il en soit, ce n'est pas le seul témoignage d'une pénétration basque à l'intérieur des terres. Dans un *Factum* daté de 1613, les marchands de Saint-Malo disent qu'un Basque, nommé Fabien de Mescroua, est remonté au-delà du lac Saint-Pierre pour traiter avec les Amérindiens. Le document précise que le voyage a été réalisé 35 ans plus tôt, soit vers 1578, une date qui se rapproche de celle des premières mentions de «Canada» dans les archives notariales de Bordeaux.

L'occupation basque de l'île aux Basques

Les vestiges de l'île aux Basques sont similaires à ceux des autres sites basques mis au jour sur la Côte-Nord et au Labrador. Les fours à foyer unique ressemblent à celui de Chaffaud aux Basques et à ceux de l'île Nue de Mingan. Ils se distinguent donc des fours, plus industriels, du détroit de Belle-Isle, composés souvent de trois et quatre foyers.

Les parois du four devaient soutenir une énorme chaudière en cuivre placée sur l'orifice, comme Duhamel du Monceau l'a illustré dans son *Traité général des pesches* (Paris, 1769-1779). L'ouverture pratiquée dans une des parois permettait d'alimenter le feu du foyer. Les actes notariés de

Bordeaux font référence à ces grandes chaudières fabriquées avec du cuivre importé d'Allemagne ou de Suède. Il y avait vraisemblablement une plate-forme érigée à l'arrière du four comme c'est souvent le cas sur les sites basques de Red Bay. Cette plate-forme aurait facilité l'accès à la



En retrait du four, une aire d'habitation est révélée par la présence de tessons de céramique européenne provenant principalement d'une petite marmite bulbeuse à pâte chamoise roussâtre, décorée de bandes verticales moletées de motifs géométriques, identique à celle-ci trouvée à Red Bay. (Photographie: Gérard Gusset, Service canadien des parcs).

chaudière dans laquelle on plaçait les morceaux de graisse pour les réduire en huile, huile qui était ensuite retirée, passée à l'eau pour l'épuration et, enfin, mise en barriques.

Les fragments de tuiles localisés à l'arrière du four suggèrent de prime abord que la plate-forme était recouverte par un toit de tuiles destiné à mettre les hommes à l'abri des intempéries. C'est le cas à Red Bay où on trouve, par endroits, des milliers de fragments de tuiles qui tapissent le sol. Cependant, à l'île aux Basques, l'existence d'une toiture est peu probable puisque les fragments récupérés représentent à peine une douzaine de tuiles. De plus, la fouille de septembre 1991 a permis de constater que la plupart de ces fragments étaient tachés de dé-



Des fouilles archéologiques menées par Dominique Lalande en 1990 à l'île aux Basques complètent les informations tirées des archives notariales. Le premier four situé sur le flanc de l'anse à la Baleine est celui qui a donné les résultats les plus intéressants. Des tranchées ont été creusées à l'intérieur, sur les côtés et à l'arrière de la structure. (Photographie: Réginald Auger).

pôts de graisse carbonisée et localisés dans une couche d'argile grise formant un anneau bien défini autour du four. Certaines tuiles contenaient des morceaux d'argile partiellement cuits qui adhéraient à leur surface concave, ce qui suggère que tuile et argile ont été exposées ensemble à une source de chaleur intense pendant assez longtemps, en l'occurrence, celle du four. Tout semble donc indiquer que ces tuiles servaient à la maçonnerie du four et non pas au recouvrement d'une toiture.

La présence de fragments de tuiles en terre cuite grossière rouge, largement employées dans le recouvrement de bâtiments en Europe méridionale, localisés à l'arrière du four, pourrait nous amener à en conclure que cette aire était recouverte par un toit de tuiles destiné à mettre les hommes à l'abri des intempéries. Cependant, la présence de graisse de baleine carbonisée sur le dessus des tuiles et l'argile cuite à l'intérieur laissent croire que ces tuiles faisaient partie de la maçonnerie du four. (Photographie: Paul Laliberté).



À l'arrière du premier four, légèrement en retrait, une aire d'habitation est révélée par la présence de tessons de céramique européenne provenant de deux contenants: une cruche à pâte chamois roussâtre et une grande marmite à pâte chamois roussâtre avec une glaçure verte à l'intérieur et décorée à l'extérieur de bandes verticales moletées de motifs géométriques à l'extérieur. Par leur forme et leur composition, ces pièces de poterie commune sont identiques à celles trouvées à Red Bay. Précisons que la marmite et le cruchon sont les contenants les plus fréquemment rencontrés sur les sites basques du *xv^e* siècle. La marmite servait sans doute à faire des bouillis et à ramollir le biscuit de mer qui étaient la base de l'alimentation des gens de mer. Quant aux cruchons, ils devaient contenir le vin et le cidre que les marins consommaient abondamment. D'après les actes notariés de Bordeaux, chaque marin basque en buvait en moyenne trois litres par jour pendant la durée du voyage.

La traite des fourrures

La traite des fourrures dans l'estuaire est bien documentée par les archives notariales de Bordeaux. Le chaudron en cuivre rouge semble être l'objet européen le plus recherché par les Amérindiens. Les marchands basques les achètent par centaines. Micheau de Hoyarsabal, par exemple, se procure 200 chaudrons de cuivre en 1586 et encore 200 «garry de fer» l'année suivante pour la traite au Canada. Aux chaudrons s'ajoutent des centaines, voire des milliers, de couteaux, de haches, d'épées et «d'autres objets en fer». Parmi les marchandises de traite, il y a aussi des rasades (perles en verre), des chapeaux, des vêtements, de la mercerie; plus rarement des denrées alimentaires comme la farine et les prunes. Les Basques échangeaient ces produits contre des fourrures, de castors surtout, mais aussi de martres. Certaines de ces fourrures aboutissaient à Paris, chez les pelletiers du roi, qui faisaient avec les castors des chapeaux pour les gentilshommes et avec les martres des manchons pour les nobles dames.

De même, les objets basques ont connu une large diffusion dans le nord-est de l'Amérique du Nord. On les retrouve sur les côtes des provinces maritimes, dans le Maine et surtout dans la région des Grands Lacs. Ces premiers objets européens en Amérique du Nord ont circulé dans des réseaux d'échange complexes et ils ont subi des modifications importantes. Répondant à des besoins usuels, ils ont servi généralement à des usages rituels en Europe puisqu'on les retrouve, la plupart du temps, associés à des sépultures. De plus, une étude attentive des traces d'énonciation sur les objets (traces d'usure, transformations, etc.) montre qu'ils ne sont pas destinés à des fonctions utilitaires (chasse, cueillette, préparation des aliments), mais essentiellement à

des fonctions symboliques. Les chaudrons, par exemple, sont souvent découpés pour faire des bagues, des bracelets, des pendentifs et des colliers au lieu de servir à la cuisson des aliments. Les haches aussi font souvent fonction de pendentifs. Cette constatation remet en cause l'idée largement répandue que les produits européens viennent combler des besoins matériels et un fossé technologique pour les Amérindiens. Le mécanisme à l'œuvre est plutôt d'ordre culturel, voire politique: par l'acquisition et la transformation de ces objets, l'Amérindien ne pouvait-il pas à la fois s'approprier la culture matérielle de l'Autre et développer – à travers ces objets investis de pouvoir – ses propres pratiques symboliques pour le repousser?

Il se peut que l'île aux Basques ait été un lieu d'échanges entre Basques et Amérindiens. Nous avons en effet trouvé derrière le four l'ébauche d'une hache en pierre de fabrication autochtone et des tessons de poterie amérindienne provenant d'un même vase. Trouvé à l'interface de la couche d'occupation basque et du sable stérile, le rebord du vase porte des motifs et a une morphologie caractéristiques de ceux du *xvi^e* et du début du *xvii^e* siècle dans l'Amérique du nord-est. Parmi les fragments de poterie localisés sur une terrasse de sable à l'extrémité ouest de l'île (le site *Cache*), il y a un tesson de rebord qui pourrait également être du *xvi^e* siècle. La poursuite des fouilles, prévue pour cet été, nous permettra peut-être de savoir si ces sites amérindiens sont contemporains de l'occupation basque et s'il s'agit de sites de contact contenant du matériel de traite.

Les archives basques de Bordeaux et les sites archéologiques de l'île aux Basques nous ont permis de documenter la première exploitation européenne des ressources marines du Saint-Laurent. Le moyen estuaire semble devenir un lieu important de contacts et d'échanges entre Européens et Amérindiens. Aussi, il nous reste encore beaucoup à redécouvrir de ce patrimoine oublié. ♦



Cette recherche a bénéficié de subventions du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, du Fonds pour la formation des chercheurs et l'aide à la recherche, de Communications Canada et du ministère des Affaires culturelles.

Pour en savoir plus:

Drouin, Pierre, «Les baleiniers basques à l'île Nue de Mingan», *Journal canadien d'archéologie*, vol. 12, 1988, p. 1-15.

Lalande, Dominique, «Fouilles archéologiques sur les sites historiques de l'île aux Basques (DaEh-4 et DaEh-5)», *Rapport inédit du Célat*, Université Laval, 1991.

Tuck, James et Robert Grenier, *Red Bay, Labrador: World Whaling Capital (1550-1600)*, St. John's, Atlantic Archaeology, 1989.

Turgeon, Laurier, «Pour redécouvrir notre *xvi^e* siècle: les pêches basques à Terre-Neuve d'après les archives notariales de Bordeaux», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 39, no 2, 1986, p. 523-549.

Turgeon, Laurier et Denis Dickner, «Contraintes et choix alimentaires d'un groupe d'appartenance: les marins-pêcheurs français à Terre-Neuve au *xvi^e* siècle» *Canadian Folklore Canadian*, vol. 12, no 2, 1990, p. 53-69.

Turgeon, Laurier, «Basque-Amerindian Trade in the Saint-Lawrence During the Sixteenth Century: New Documents, New Perspectives», *Man in the Northeast*, vol. 40, 1990, p. 81-89.

*Le site de l'île aux Basques nous livre un indice archéologique de contacts entre Européens et Amérindiens au *xvi^e* siècle dans la vallée du Saint-Laurent. En effet, nous avons trouvé, à l'arrière du four, des tessons de poterie amérindienne provenant d'un même vase dont les motifs du rebord sont caractéristiques de ceux de cette époque. (Photographie: Paul Laliberté).*

*Célat, université Laval



MUSÉE DU FORT

DIORAMA

L'HISTOIRE EN SON ET LUMIÈRE

REVIVRE LES SIX SIÈGES DE QUÉBEC

RENSEIGNEMENTS ET RÉSERVATIONS DE GROUPES

(418) 692-2175 Téléc. 692-4161



10, rue Sainte-Anne (face au Château Frontenac), Québec (Qc) G1R 3X1